Discours de M. Eug. Martin, président central de la Societé des P.S.A.S. aux obsèques de M. Louis de Meuron à St. Blaise, le 2 août 1949

Autor(en): **Martin, Eugène**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art**

Band (Jahr): **- (1949)**

Heft 9-10: **Numero Neuchâtelois**

PDF erstellt am: **21.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-626127

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

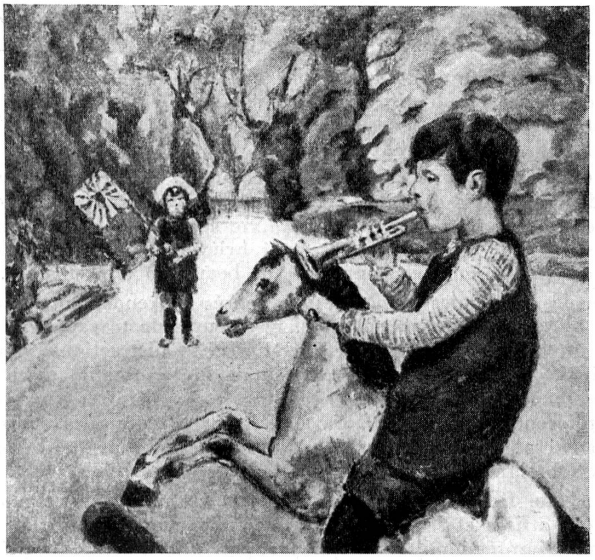
Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Louis de Meuron. *Monique (1911).*

Faut-il parler ici d'impressionnisme? Oui, si l'on donne au mot son acception la plus large, entendant par là cette sensibilité esthétique moderne qui est liée à l'immédiat, aux images à la fois fugitives et quotidiennes, et qui a besoin, pour créer, du contact direct des choses. En ce sens, on peut dire que Meuron et tous ceux de sa génération sont nés sous le signe de l'impressionnisme. Et peut-être l'esprit peu imaginatif des artistes suisses — des Neuchâtelois entre autres — était-il particulièrement fait pour accueillir cette tendance, voir même pour la prolonger. Ils ne sont point, on le sait assez, des inventeurs, des constructeurs de formes, ni de grands stylistes; capables d'être des musiciens émus, ils ne sont point des compositeurs. La nature, que leur œil ne quitte guère, leur est nécessairement quelque chose de plus que ce « dictionnaire » qui suffisait à Delacroix pour fixer ses visions. Et cependant, parmi les innombrables peintres qui depuis cinquante ans, chez nous ou ailleurs, ont tenu leurs regards attachés sur le mobile univers des apparences, plusieurs ont su lui faire rendre une musique délicate ou profonde, y percevoir les rythmes d'où naît l'authentique œuvre d'art, pour avoir mis à l'interroger ce qu'il fallait de patience et d'amour. Louis de Meuron est de ceux-là. Pierre GODET.



Louis de Meuron. *Le cheval à bascule (1910).*

Discours de M. Eug. Martin, président central de la Société des P.S. A. S. aux obsèques de M. Louis de Meuron à St. Blaise, le 2 août 1949

Madame,

Mesdames, Messieurs,

La société des peintres, sculpteurs et architechtes suisses, est aujourd'hui en deuil. Louis de Meuron était un de ses plus anciens membres. Son départ signifie plus ou moins, pour ceux qui ne sont plus jeunes, la fin d'une tradition. Je ne parle pas d'une tradition picturale, mais bien d'une tradition autrement plus importante: tradition spirituelle et morale.

Car celui que je pleure aujourd'hui, ce n'est pas l'artiste qui lui, ne disparaît jamais tout à fait, mais c'est le compagnon, le père, le grand-père et l'ami. Autrement dit je pleure l'homme qu'a été Louis de Meuron.

Il était impossible de ne pas l'aimer. Il entrait dans votre coeur tout droit, sans frapper, comme on entre dans une pièce ou l'on est attendu. Et il était toujours attendu. Il entrait avec son sourire plein de bonté, sa franchise pleine de fierté et son autorité pleine de courtoisie. Il avait l'horreur de l'intrigue, de la fausseté et du mensonge, et il partait en guerre contre tout ce qui lui semblait tel. Et s'il lui était prouvé qu'il s'était trompé, il s'excusait comme seul un parfait honnête homme sait le faire. Il faut être honnête pour savoir se tromper, et Louis de Meuron l'était particulièrement. Dans ma pensée, c'est le plus grand compliment que je sache lui faire.

Lorsque nous parlions de lui, entre de vieux amis, nous disions: de Meuron c'est un chic type. Cela n'avait l'air de rien, mais dans notre parler de peintres nous mettions dans ces deux mots toute l'affection que nous avions pour lui. C'était en somme un rappel de toutes les circonstances où de Meuron avait su affirmer sa tendresse, sa loyauté et sa compréhension. Après ces deux mots, il n'y avait plus rien à dire. Il était, dans notre coeur et dans notre pensée, classé une fois pour toutes.

Cher Louis de Meuron.

Je vous ai parlé de sa tendresse, mais ne faudrait-il pas demander à ses petits-enfants de nous en parler. De quels noms ne devaient-ils pas l'appeler, et lui, que ne faisait-il pas pour leur ouvrir les trésors de son coeur. J'aurais voulu être un de ses petits-enfants.

Je me souviens d'une fois où, à la gare de Genève, il attendait un de ses fils avec toute sa famille, et jamais, je le crois je n'ai vu un homme aussi heureux. Tel il devait être dans tous les actes de sa vie.

Louis de Meuron. *Bébé au hochet (1904).*

Lorsqu'il peignait, ce n'était pas son esprit qui travaillait, non plus que ses mains, c'était son cœur et tous les nobles sentiments qui étaient en lui. Lorsque dans bien des années, on examinera sa peinture, Louis de Meuron se dressera devant ses examinateurs, fier de son œuvre et fier de l'avoir faite dans de telles conditions.

Louis de Meuron était, je le crois, un des derniers descendants de cette grande lignée de peintres neuchâtelois qui fait l'honneur de votre canton. Loin d'être inaccessible à la peinture dite moderne, et sans cesser de respecter celle de ses ancêtres, il admettait certaines infractions à son idéal. Mais son plus grand bonheur, je le pense, était de peindre une figure d'enfant ou l'un des paysages qui lui étaient familiers. Il savait y mettre toute la poésie qui emplissait son cœur et que la vieillesse ne lui avait pas ravi.

Je le vois très bien se pencher vers les tout petits, comme s'il renaissait en eux, comme s'il voulait prendre leur place, comme s'il voulait leur donner sa vie, faire un échange avec eux, non pas pour leur prendre leur jeunesse mais pour se fondre en eux et leur donner sa place.

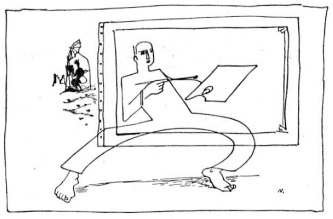
D'autres que moi vous parleront de l'œuvre de Louis de Meuron. Aujourd'hui je ne veux me souvenir que de l'homme qui m'honorait de son amitié, qui savait ne pas se plaindre et qui jour après jour, accomplissait sa tâche avec toute sa conscience. Il y a un mois environ, je l'ai vu plein de joie et comprenant la joie des autres, et tous ces autres le respectaient, l'entouraient et le traitaient avec déférence. C'est le souvenir de cette soirée que je veux garder en ma mémoire, où j'ai vu Louis de Meuron au faîte de sa gloire, car c'est une gloire dans les temps que nous vivons, d'être le doyen d'une assemblée et de mériter tant pour sa vie d'artiste que pour sa vie d'homme, les hommages de celle-ci.

Peintres amateurs et professionnels

Je me suis parfois posé la question, en apparence vite résolue, de savoir en quoi un peintre professionnel diffère d'un peintre amateur? Cette question, je la veux à mon tour poser ici, à propos des peintres seulement, car, s'il est des architectes et des sculpteurs plus ou moins artistes, on ne rencontre guère, on ne rencontre pas d'architectes ou de sculpteurs du dimanche. L'homme qui se proposerait d'abriter sa famille et ses lapins et qui, par plaisir, improviserait les plans de sa maison, n'engagerait guère que lui-même. Et tout au plus, chagrinerait-il quelques passants amis de l'architecture..., de la belle architecture... La sculpture demande un tel effort physique et de si longues heures de réclusion que l'homme du dimanche doit y renoncer et choisir la promenade. Mais les peintres improvisés sont légions. Qu'ils soient ouvriers ou artisans, médecins et même diplomates illustres, combien s'enhardissent à doubler leur talent ! Or, une toile vierge, tendue sur chassis, qu'elle soit couverte par X ou par Michel-Ange ne sera d'abord qu'une toile peinte, en tant qu'objet, et ensuite une œuvre inexistante, (ce qui est un contresens), — ou une œuvre qui mérite de durer.

Je ne me sens aucune hostilité pour les peintres amateurs. Au contraire, l'hommage qu'ils rendent à la peinture par leur vrai zèle m'intéresse et me touche. J'exclus, cela s'entend, l'abominable camelote des peintres commerciaux, lesquels fabriquent à plus ou moins grands coups de brosses des vomissures qui se vendent bien — (on peut aussi se vendre soi-même, et pas cher) — et je ne veux évoquer ici que ces multiples peintres occasionnels, d'autant plus charmants qu'ils sont plus naïfs, qui vertueusement s'exercent à peindre et prolongent leurs vacances en fixant par l'image leurs enthousiasmes passagers.

Un anglais, fumant une bonne pipe, me montrait, dans un village, son travail du matin, racontait qu'ils étaient une centaine comme lui, — sans doute un ancien capitaine au long cours, — à exposer leurs œuvres annuelles dans un club. De même, une petite dame courait chaque jour à bicyclette fixer avec des pastels les châteaux des environs. Leurs notations modestes n'étaient pas sans justesse, et j'avisai de le dire à un peintre de l'endroit, devenu professionnel, qui se récria vivement: « il ne faut pas louer ces gens-là, ce sont eux qui nous font tort ». Son opposition me parut peu généreuse. Et à la réflexion, justifiée.



Peu de jours après, je rendais visite au peintre Albert Gleizes, cubiste de la première heure, et dont les deux peintures religieuses exposées provisoirement dans la chapelle du Palais des Papes m'avaient singulièrement frappé. Au cours de la conversation, parlant de la peinture actuelle, il fit cette remarque pertinente et que j'approuvai sur les peintres amateurs: « et ils ne font pas si mal ! ». Mais c'était pour rebondir aussitôt, pour émettre le vœu d'une connaissance plus approfondie du métier, soulignant la responsabilité d'une élite qui le veut pratiquer. Et c'est en relisant cette phrase écrite par lui dans son article: Spiritualité, Rythme, Forme (dans Confluences): « quand l'attitude intellectuelle commandée par l'intelligence est abandonnée au profit de celle qui est déterminée par les sens, il y a pour l'homme une perte incalculable », que je fus à même de conclure à mon tour.

Si le peintre professionnel n'est supérieur à l'amateur que par un métier plus souple, un savoir-faire plus étendu, il n'est encore lui-même qu'un amateur plus habile, souvent plus ennuyeux, et pas plus que lui, il n'a le droit de s'appeler peintre. Est-il un métier, si humble soit-il, qui se puisse vraiment pratiquer sans connaissances étendues? Et dans la connaissance humaine, est-il un domaine quelconque qui ne soit dépendant d'une quantité d'autres? Peut-on s'isoler avec efficacité dans l'un d'eux sous prétexte d'approfondir; ignorer ceux qui le circonscrivent, le pénètrent, le divisent et le ramifient? Peut-on ignorer que tout s'incurve sur la « Machine ronde » pour rejaillir dans l'infini des espaces? Peut-on ne savoir rien et produire quelque chose ? C'est ici que je trouve l'origine et l'explication du désordre et de l'anarchie dans lesquels est plongé l'art de la peinture. S'il suffit pour être « sincère », de peindre « d'après nature », tous les peintres du siècle, amateurs aussi bien que professionnels sont dans la vérité. Mais, ce qui saute aux yeux, c'est la gratuité d'une telle démarche et d'une telle formule. Peindre d'après nature, pour quiconque n'est pas transpositeur-né, ce n'est guère qu'enregistrer. Peindre avec la connaissance des lois qui régissent la création, c'est-à-dire reconstruire à l'imitation de la construction du monde, c'est inventer. La pratique de l'art l'exige, et seule une élite, parmi les peintres, peut se plier à cette discipline. Voilà, me semble-t-il la frontière tracée et la séparation mieux définie et plus infranchissable entre amateurs et professionnels. L'amateur exécute avec plus ou moins d'habilité ou de brio, insoucieux du vide sur lequel il voltige. Le professionnel interroge gravement, anxieusement même, érige pierre sur pierre, et, dans son amour des nombres, sait que trois lignes qui se coupent harmonieusement dans la surface donnée sont plus émouvantes que la représentation, qui ne serait qu'anecdotique et sentimentale, d'une mère penchée sur son enfant.

Picasso le sait bien... ne faisons pas la grimace.

Lucien SCHWOB.

Souvenirs de jeunesse

Vous me demandez de rassembler quelques-uns de mes souvenirs de jeunesse et de décrire pour les lecteurs de l'« Art suisse » la vie qui était celle de beaucoup de jeunes peintres étudiant à Paris au début de ce siècle XXe.

Demande difficile à satisfaire, car comment choisir au milieu de tant de faits restés dans ma mémoire, comment grouper quelques-uns de ces faits de manière à rendre vie à cette époque charmante déjà si loin de nous? Ma foi, aussi brièvement que possible, je ferai de mon mieux, en comptant sur beaucoup d'indulgence.

Dans les académies où nous étions censés apprendre notre métier, la vie aurait été bien monotone si nos heures de travail, devant la table du modèle, n'avaient été coupées de distractions, dont la principale, et la plus intéressante, était l'interminable discussion, qui reprenait sans cesse, sur la peinture et les peintres qui avaient nos préférences. Discussions orageuses, souvent comiques, mais souvent aussi pleines d'intérêt lorsqu'un camarade plus intelligent et mieux renseigné que les autres prenait la parole.

Bien que fidèles visiteurs du Louvre, certains d'entre nous se sentaient attirés et séduits par cette peinture qu'on désignait sous le nom d'impressionniste et qui groupait une dizaine de peintres dont nous admirions les œuvres dans la Salle Caillebotte du Luxembourg.